

MIGRANCE ET ERRANCE: RETOURNER AU LIBAN DANS AU *GRAND SOLEIL CACHEZ VOS FILLES* D'ABLA FARHOUD*

Arzu ETENSEL İLDEM*

MIGRANCE ET ERRANCE: RETOURNER AU LIBAN DANS AU *GRAND SOLEIL CACHEZ VOS FILLES D'ABLA FARHOUD*

Abla Farhoud joue un rôle très important dans la littérature de la migration au Québec. Emigrée du Liban avec sa famille en 1951, elle a écrit ses premières pièces sur la migration dans les années 80 et ses premiers romans dans les années 90. Elle fait partie des premiers écrivains migrants de la littérature québécoise. Ses œuvres intitulées *Le Bonheur a la peau glissante* et *Le Fou d'Omar* sont des romans où elle exprime le choc de la migration vécu par les immigrants libanais. *Au grand soleil cachez vos filles* est l'histoire d'une famille libanaise qui retourne au Liban après 15 années passées à Montréal. Le voyage est inversé mais les questionnements restent les mêmes. Le déplacement est vécu par la famille Abdelnour plus comme une nouvelle déchirure que comme un retour au bercail. Il faut s'habituer à une nouvelle façon de vivre et apprendre des codes culturels qui leur sont devenus étrangers. Pour les deux jeunes filles de la famille l'épreuve est très ardue voire insurmontable. Dans ce roman Abla Farhoud utilise la polyphonie et donne la parole aux jeunes de la famille pour narrer les événements. Ikram la fille cadette représente l'auteur elle-même : elle voudrait faire du théâtre. Le début du roman est euphorique : petits et grands sont heureux d'avoir retrouvé le climat chaleureux et lumineux du Liban. Mais, les jours passant, les jeunes filles découvrent que le soleil exacerbe la sexualité des hommes. Les codes sociaux sont très différents du Canada et limitent la vie et les ambitions des femmes. L'aliénation guette même les migrants qui retournent chez eux. Seule leur famille pourvoit un soutien inconditionnel aux déracinés que sont les Libanais qui retournent chez eux. Finalement le Canada pays d'accueil serait-il devenu leur vrai pays ?

Mots clés : *immigration, Liban, Abla Farhoud, « Au grand soleil cachez vos filles », retour, sexualité, Québec*

MIGRANCE AND WANDERING: RETURNING TO LEBANON IN THE NOVEL *AU GRAND SOLEIL CACHEZ VOS FILLES* BY ABLA FARHOUD

Abla Farhoud plays a very important role in the literature of migration in Quebec. Having emigrated from Lebanon with her family in 1951, she wrote her first plays on migration in the 1980s and her first novels in the 1990s. She is one of the first migrant writers in Quebec literature. Her works entitled *Le Bonheur a la peau glissant* and *Le Fou d'Omar* are novels in which she expresses the shock of migration experienced by Lebanese immigrants. *Au grand soleil cachez vos filles* is the story of a Lebanese family who returns to Lebanon after 15 years spent in Montreal. The journey is reversed but the questions remain the same. The Abdelnour family experiences the move more as a new separation than as a return home. They must get used to a new way of life and learn cultural codes that have become alien to them. For the two young girls in the family, the ordeal is very difficult, even insurmountable. In this novel, Abla Farhoud uses polyphony and gives voice to the young people in the family to narrate the events. Ikram, the youngest daughter, represents the author herself: she would like to be part of a theater. The beginning of the novel is euphoric: young and old are happy to have found the warm and bright climate of Lebanon. But as the days go by, the young girls in the family discover that the sun exacerbates men's sexuality. Social codes are very different from Canada and limit the lives

* Geliş tarihi: 12.12.2024 – Kabul tarihi: 10.02.2025 – Araştırma Makalesi

* Professeur au Département de Langue et Littérature françaises, Faculté de Langue et d'Histoire-Géographie, Université d'Ankara, arzuetsenselildem@gmail.com, ildem@ankara.edu.tr ORCID: 0000-0003-2311-8995

and ambitions of women. Alienation threatens even migrants who return home. Only their family provides unconditional support to the uprooted Lebanese who return home. Finally, has Canada, the host country, become their real home?

Keywords: immigration, Lebanon, Abla Farhoud, “*Au grand soleil cachez vos filles*”, return, sexuality, Québec

La regrettée Abla Farhoud qui nous a quittés récemment en décembre 2021 est l’une des pionnières de l’écriture migrante au Québec. Le Canada est un pays où la grande majorité de la population est venue d’ailleurs. Avec le passage des années, une population canadienne s’est formée et elle a oublié qu’elle n’était pas autochtone. A partir de la deuxième partie du vingtième siècle les Canadiens et dans le cas de notre étude, les Québécois ont commencé de parler d’une littérature migrante. Cette littérature est formée par les écrits des auteurs récemment émigrés au Québec de toutes les parties du monde¹.

Abla Farhoud est venue du Liban au Québec en 1951 avec sa famille. Après un bref retour à son pays natal en 1965, elle quitte Beyrouth en 1969 pour aller à Paris où elle fait des études de théâtre à l’université de Vincennes et en 1973 elle retourne définitivement à Montréal. Parmi ses premières pièces de théâtre on peut citer : *Quand j’étais grande* (1983), *Les filles du 10-15-20* (1993), *Quand le vautour danse* (1987), *Les Rues de l’alligator* (1998). « Elle a donc participé à cet éveil de la parole migrante, une parole qui vient de la Méditerranée, du Liban où elle est née »². Certaines de ses pièces reçoivent des prix littéraires et leur succès lui permet de vivre de sa plume. A partir de 1998, elle se tourne vers l’écriture de romans : huit romans au total dont le dernier, paru en 2023 est corrigée par sa fille Alecka après sa mort. Pour son premier roman *Le Bonheur a la queue glissante*³, elle s’était inspirée de la vie de sa mère ; dans son dernier roman *Havre-Saint-Pierre*⁴ les deux protagonistes, deux frères qui vont visiter la tombe de leur sœur à Havre-Saint-Pierre au nord du Québec, essaient de comprendre cette mystérieuse impulsion qui pousse certaines personnes à se déraciner pour émigrer à l’exemple de leur mère qui est partie en laissant un fils derrière elle. La plupart des romans d’Abla Farhoud ont pour sujet les difficultés générées par l’immigration. Ses personnages viennent presque tous du Liban. Avec son cinquième roman intitulé *Au Grand Soleil cachez vos filles*⁵ publié en 2017, elle surprend ses lecteurs en prenant la problématique du départ à l’envers : comment revenir au pays d’où on est parti. Le voyage est inversé mais les questionnements restent les mêmes : les mœurs, la façon de vivre les gens etc. La famille Abdelnour retourne au bercail ! Après 15 ans de séjour au Québec, le père veut retrouver le pays de ses ancêtres. Selon Christiane Albert, la politique d’immigration a été très ouverte au Québec ; elle n’a pas marginalisé les émigrants qui ont pu exprimer et vivre leur univers culturel dans leur pays d’accueil. « *La tradition d’accueil et d’intégration des immigrants au Canada est très différente de celle de la France (...) Le Canada a favorisé depuis trois décennies une politique d’immigration multiculturelle, attentive aux singularités ethniques en inscrivant le multiculturalisme dans sa constitution* »⁶. Abla Farhoud exprime cette situation avec ces mots : « *Les gens qualifient mon écriture de québécoise ; forcément habiter au Québec pendant 40 ans a forgé, transformé*

ma vision du monde »⁷. Nous nous proposons dans cet article d'analyser les sentiments et les réactions des Abdelnour de retour à leur pays d'origine. Abla Farhoud définit l'émigré comme quelqu'un qui est dans l'entre-deux, quelqu'un dont l'appartenance se trouve au milieu. Nous allons voir si les Abdelnour retrouvent leur vraie identité libanaise.

Un roman polyphonique

Abla Farhoud aime camper ses personnages séparément les uns des autres. Elle les conçoit comme des personnages de théâtre. Dans *Au Grand Soleil cachez vos filles* elle reprend la méthode narrative qu'elle a utilisée dans *Le Fou d'Omar*⁸ : chacun des personnages devient un narrateur/une narratrice à la première personne pour narrer les événements de son point de vue. Dans le premier des 34 chapitres d'*Au Grand soleil cachez vos filles* le narrateur est Youssef, le cousin de la famille qui vit à Beyrouth et qui les accueille dans leur pays. Il va narrer les événements de l'extérieur. Il a vécu autrefois au Québec, il souligne que la différence entre Beyrouth et Montréal est « *d'ici jusqu'au ciel !* » (p. 4)⁹ Tous les Abdelnour ne sont pas venus en même temps. La mère, les deux petites sœurs, le garçon cadet Daoud et la fille aînée Faïzah sont venus avant le reste de la famille et ils ont attendu deux ans l'arrivée d'Adib, le fils aîné et Ikram la cadette de Faïzah. Le père qui est arrivé en dernier. L'immigration des familles libanaises se fait d'une façon décousue : nous allons voir que dans *Havre-Saint-Pierre*, le dernier livre de Farhoud, la mère émigre avec sa fille et son fils cadet ; le fils aîné arrive 15 ans après. C'est un va et vient continu, une errance entre deux parfois trois pays.

Faïzah la fille aînée de la famille prend la parole après l'introduction de Youssef. D'entrée de jeu, elle souligne la modalité impérative pour les jeunes filles comme elle : soigner leur réputation et ne pas succomber aux avances des hommes. « *Une fois qu'il est abimé, le voile de pureté, comme certains appellent la virginité, ne vaut plus rien. Et nous non plus* » (p. 10). C'est la faute du grand soleil qui est là pour nous rendre folles dit-elle. Funeste prémonition dans un univers lumineux que Faïzah ne prend pas trop au sérieux ; elle est persuadée qu'elle et sa famille vivront heureux « au pays du grand soleil ».

Adib, le fils aîné est le deuxième à prendre la parole : il porte en lui un mystère. Il a déjà fait un séjour à Beyrouth pendant lequel il a vécu des difficultés psychologiques à tel point qu'on avait commencé à le traiter de fou. Il était venu pour ouvrir la voie aux siens mais il a été rapatrié à Montréal et le trauma qu'il a vécu est toujours là.

Ikram est la dernière à prendre la parole comme narratrice. Elle est la deuxième fille des Abdelnour. Ses premières impressions de Beyrouth sont très bonnes. Elle se considère enfin « chez elle », c'est la première fois qu'elle dit « *c'est mon pays sans hésiter* » (p. 20).

Les trois aînés de la famille vont raconter les événements qu'ils vont vivre pendant quatre ans. Ces quatre années correspondent au retour au Liban

vécu par Abla Farhoud elle-même. Ces années ont bouleversé la vie d'Abla Farhoud comme elle l'avoue dans un entretien qu'elle a réalisé dans une librairie montréalaise¹⁰ en 2018 à propos de son roman *Au Grand Soleil cachez vos filles*. Cette période existe également dans le roman *Le Bonheur à la queue glissante* : le retour au Liban est un échec pour la famille de Dounia. Dans un interview sur son roman *Au grand soleil cachez vos filles* Abla Farhoud est revenue à ces années de retour où elle avait eu l'impression d'avoir perdu son temps ; « *En donnant la voix à plusieurs narrateurs pour écrire Au grand soleil cachez vos filles j'ai été délivrée du poids d'être seule à revivre les émotions du passé. Cela m'a soulagée* »¹¹ .

Un début euphorique

Le roman commence avec une description du quartier beyrouthin de Sin el Fil qui veut dire la dent de l'éléphant. Le ton est à une multiculturalité humoristique propre à l'Orient.

A travers ce chahut, cette cohue, ce chaos, que l'on appelle fawda, énonçant le caractère fondamental de notre pays en général et de Sin el Fil en particulier, les gens rigolent, se querellent, s'amuse, rient, vendent, achètent, se font des courbettes, des crocs-en-jambe, s'injurient, rient, s'entendent, se mentent et implorent Dieu . (3)

Faizah comme Ikram sont subjuguées par la beauté du Liban : la mer qui s'étale en un bleu infini devant leur balcon. Au Canada la vie est compacte et dure. Avant de s'établir à au centre-ville, ils vivent dans un village au bord de la mer dans la banlieue de Beyrouth. « *Une accalmie, une parenthèse, une halte* » avant de faire connaissance avec la réalité de la grande ville. Ikram donne raison à son père d'avoir voulu retourner au Liban : « *c'est le paradis ici* » (p. 21). Au Canada tout était plus froid, plus incertain ; « *c'était un pays où la vie ne glisse pas toute douce sous le grand soleil car on se pose trop de questions ; ici c'est la dolce vita. Je suis éblouie* » (p. 27) déclare Ikram.

Une sexualité exacerbée

Les Libanais, les hommes sont « très serviables, très généreux » (p.8) mais le danger guette ! « *Il faut faire attention à votre sourire mademoiselle, dit une dame à Ikram, le sourire est une invitation* » (p. 20) Selon Faïzah « *ce pays est un sexe ambulante !* » (p. 9)

Le sexe est imprimé dans le regard des hommes. Se laisser admirer, se laisser manger des yeux, on y succombe, on s'en délecte. Faire marcher au doigt et à l'œil les hommes qui nous désirent, c'est un pouvoir effrayant, quand on y goûte une fois, on ne peut plus s'en passer. (...) L'homme qui désire est faible, son phallus planté au milieu du front le rend vulnérable, il est à notre merci, on fait de lui ce qu'on veut. (p. 10)

Les jeunes filles luttent constamment contre le désir qu'elles éveillent chez les hommes mais aussi contre celui qu'elles éprouvent. Les garçons du village au bord de la mer, refusent de donner des cours de natation à la petite Soraya de douze ans à cause de ses seins naissants. Même la mère de Faïzah pense que le Liban n'est pas fait pour les filles. « *Être jeune, garçon ou fille c'est épouvantable. A cause de ce que chacun a entre les jambes. A cause du soleil qui rend le corps ouvert et réceptif et fulgurant* » (p. 128)

Le discours de Faïzah comporte des sous-entendus. « *Sauf que l'ange au Grand Soleil a pris un coup dans les ailes* » (p. 29). Elle se sent comme une pêcheuse et elle a hâte de se marier pour en finir avec la tentation. Ikram se révolte contre le regard des hommes qui veulent juste « la déflorer ». Quand elle s'est abandonnée aux caresses de son ami cinéphile Tadeus, elle a découvert son corps qu'elle avait oublié à force de se protéger « *des regards malsains, des mains comme des serpents qui vous frôlent furtivement dans la rue* » (p. 71). A son arrivée au Liban Ikram se disait qu'à cause du soleil il était impossible de déprimer ou d'angoisser. Elle ne savait pas que le soleil va de pair avec la sexualité qui est le plus grand danger pour les filles. On apprendra plus tard que Faïzah a été détruite par la sexualité générée par le grand soleil ; quant à Ikram, elle a déformé sa nature en la refusant. La condition féminine dans le Liban des années 1960 est l'un des points centraux du roman. Pendant « le petit entretien » les réalisatrices demandent à Abla Farhoud si cette situation inégale entre les hommes et les femmes a évolué au Liban de nos jours et l'autrice s'exclame « *au contraire, c'est devenu pire à cause de la montée des intégrismes !* »¹²

L'aliénation qui guette

Dans ses romans sur la migration Abla Farhoud insiste sur l'impossible quête de reconstruction du sujet migrant. Dans bien des cas l'immigration est égale à l'aliénation ! Dès qu'il prend la direction de la narration, le ton cassé d'Adib nous fait soupçonner un grand malheur. « *Le Grand soleil l'a frappé et lui a arraché la tête et l'a bousillée à jamais* » (p. 22). Son père avait encouragé son voyage au Liban pour qu'il prépare l'éventuel retour de la famille et c'est pendant ce séjour qu'il a vécu des moments de crise et qu'il a frôlé la mort. Sa grande tante Faridé l'a sauvé de la mort. On l'a mis d'abord à l'hôpital, puis dans l'avion pour le rapatrier à Montréal. Radwan, le personnage du *Fou d'Omar*, n'a pas eu cette opportunité : on l'a mis directement à l'asile. Le fils aîné de Dounia dans *Le bonheur a la queue glissante s'est cassé* lui aussi quelque part pendant le voyage et a fini par être hospitalisé dans une clinique psychiatrique. Adib a craint de déshonorer sa famille car une maladie mentale au Liban est vue comme un déshonneur : « *la maladie frappe la famille d'indignité à vie* » (p. 34). « *Un coup de soleil et c'est fini* » (35). A la fin du roman Adib est le seul parmi les enfants aînés des Abdelnour à s'en sortir. Il va reprendre ses études à l'Université américaine de Beyrouth et trouver la femme de sa vie. Abla Farhoud dans « mon petit entretien » avoue que pour une fois, elle a sauvé un de ses personnages masculins de l'aliénation et lui a préparé un avenir heureux.

Les codes sociaux du Liban

Le Liban n'est pas toujours compatible avec les Abdelnour ! Une fois qu'on est parti, on a oublié les valeurs du pays. Adib observe ses parents qui sont désespérés :

Pas de cris, ni de hurlements, pas d'engueulades mais bien pire, c'est un silence chargé de malaise et de grondements étouffés, l'impuissante frustration de mon père et de ma mère est à couper au couteau. Eux aussi sont pris à la gorge dans les us et coutumes du pays qu'ils ont quitté pendant si longtemps. (p.66)

Dans l'euphorie du retour et le grand soleil aidant, tout paraît lumineux à Ikram. Elle est prête à s'adapter à un si beau pays qui en plus est le sien ! « *Qui prend pays prend ses coutumes* » (p.26). Faïzah a eu le temps de s'acclimater : elle est gérante de deux boutiques de vêtements pour femme et s'applique à tenir les hommes à bonne distance. Avec les hommes tout marche par « supercherie et combine » et elle s'en accommode jusqu'au jour où son fiancé rompt les fiançailles sous prétexte qu'elle n'est plus vierge. Le choc est rude ! Elle tente de se jeter du balcon et ses parents la retiennent au dernier moment. Tous les membres de la famille Abdelnour sont bouleversés par cet événement. Un fiasco complet ! « *Une grosse farce semblable à ce que le Liban moderne nous fait jouer en 1968 !* » (p.93)

Ikram regrette de ne pas avoir quitté Beyrouth au troisième mois conforme au dicton : « *Après quarante jours, tu fais comme eux ou tu les quittes* » (p. 73). Ikram reprend ce proverbe que Dounia utilisait pour exprimer les difficultés de vivre au Canada :

En ce qui concerne les us et coutumes, il incombe à l'étranger de s'adapter au mode de vie de la communauté d'accueil, une tâche qui n'est pas toujours aisée. Dounia rappelle au lecteur ce fait quand elle prononce le proverbe suivant : "Après quarante jours, ou tu quittes ou tu fais comme eux"¹³.

En citant ce même proverbe Ikram, exprime son étrangeté à son pays d'origine.

La jeune fille veut continuer sa carrière naissante de comédienne au théâtre et de présentatrice à la télévision mais ses parents s'y opposent. Le verdict tombe sans retour ! Au Liban une fille de bonne famille ne fait pas de théâtre ! Pourtant Ikram est décidée de faire le métier qui la passionne. Elle menace ses parents de se faire « carmouche », c'est à-dire prostituée, s'ils la jettent à la rue. Au grand soleil se déroule une partie d'échec entre Ikram et ses parents. Avec le temps elle comprendra qu'au Liban être comédienne « *c'est une farce et non un métier* » (p.79) et qu'en plus, les actrices sont considérées

comme des femmes faciles. Ikram est au Liban depuis trois ans : elle craint de rater sa vie, de ne pas pouvoir réaliser ses rêves.

Dans ce roman Ikram est l'alter-ego d'Abla Farhoud. C'est sa propre histoire que l'auteur raconte à travers la lutte contre les traditions. En fait elle déclare que tous ses personnages sont un peu elle-même (cf. petit entretien). Dans son livre *Toutes celles que j'ai été*¹⁴, elle admet la part de l'autofiction dans ses œuvres. Le théâtre a été le but de sa vie. Si elle-même était restée au Liban, elle n'aurait pas pu faire du théâtre. Au Liban, à cause des règles ancestrales, on n'a pas le droit de changer, d'évoluer. Les enfants Abdelnour ont été élevés et ont acquis une formation ailleurs. Youssef avait dit à Anouar de ne pas partir avec ses filles. « *Les filles ne reviennent pas en arrière, elles continuent d'avancer. C'est ça le malheur* » (p.76). Le père regrette d'être retourné au pays. « *Tu as raison, Anouar, on ne revient pas en arrière* » dit la tante Faridé. Même pour Dounia, la protagoniste du *Bonheur à la queue glissante* qui est une femme d'origine modeste, le retour à Beyrouth n'a pas apporté la félicité : « *Dounia se sent étrangère puisqu'elle n'a aucune affinité avec les Libanais de Beyrouth où on vit sous le regard des gens, où tout se joue sur les apparences, la superficialité et le clinquant* »¹⁵

Les jeunes Abdelnour ont également du mal à parler la langue de leur pays. Heureusement que les Beyrouthins parlent français. Sinon il y a le « franlibanais » un jargon qui leur sauve la vie. Au début Ikram a du mal à jouer en arabe, surtout l'arabe classique est un vrai handicap pour elle. Elle est obligée d'apprendre son texte par cœur sans le comprendre. Daoud, le frère cadet d'Adib qui étudie les arts plastiques quittera Beyrouth avant Ikram : « *Les arts plastiques, le théâtre, la littérature font des martyres dans les petits pays* » (p. 108). C'est l'opinion de Daoud. Si la poésie survit, c'est parce qu'elle est l'art des pays pauvres.

La famille

Pendant la crise, Ikram a menacé ses parents de devenir une prostituée s'ils la chassent de la maison. Être chassée par la famille, le clan est un grand malheur, un déshonneur au Liban. La famille joue un rôle privilégié et important dans l'histoire du retour des Abdelnour. Le cousin Youssef et la grande tante Faridé les accueillent à bras ouverts malgré leurs moyens modestes. La famille se trouve dans toutes les références du père. Adib craint de nuire à l'honneur de sa famille à cause de sa maladie mentale. Faïzah se sent « souillée » aux yeux de sa famille. Sa virginité devient une affaire familiale. Cependant d'abord Daoud, puis Ikram, et Faïzah aussi à sa façon, vont faire éclater les limites protectrices de la famille. La grande tante donne sa bénédiction à Ikram. Elle lui dit qu'elle peut partir et quitter le Liban puisqu'elle n'a pas de morts qu'elle laisse derrière elle. « *Quand on a des morts, il faut que l'on reste pour penser à eux, pour que quelqu'un les garde en vie dans son cœur et prenne soin de leur tombe* » (p. 131). « *J'aime ce pays autant que je le déteste* » dira Ikram. « *Culture, langue, lieu, famille, pays, gens, peu importe où j'irai, je serai toujours orpheline de quelque chose, c'est*

mon destin ». (p. 131) Finalement le grand soleil brûle les cerveaux et bouleverse les cœurs.

En 1967 la guerre des six jours éclate entre Israël et les pays arabes. Adib donne les détails des affrontements sans état d'âme. « *Les guerres ont quand même quelque chose de bien : elles unissent les familles. Personne ne sort. Ni travail, ni école, nous mangeons ensemble et discutons.* » (p. 83). Adib voit la guerre comme un prétexte à rester réunis en famille. Abla Farhoud choisit de ne pas s'attarder sur les combats. Elle clôt ce passage sur la guerre avec une terrible prémonition :

Le pire, c'est quand un clan, un pays, une famille, une communauté se met à se faire la guerre. Une guerre civile, c'est atroce, parce que la folie et la haine s'emparent des têtes et grugent les cœurs sans que tu saches pourquoi, et l'escalade se fait malgré toi, tu peux aller jusqu'à tuer ton propre frère que tu aimais si fort. (p 83).

Faïzah comprend qu'elle appartient à sa famille, à son père et à sa mère quand elle sent leurs mains la sauver du vide. Son appartenance à une famille l'attachera à la vie. Finalement elle va accepter de se marier avec Nabil pour sauver l'honneur de sa famille. Un mariage de raison qui ne fera pas son bonheur.

A la fin du roman le fidèle cousin Youssef accompagne Ikram à l'aéroport. Comme il l'a fait avec Daoud qui est parti quelques mois avant, d'abord en Italie pour poursuivre ses études et de là, au Canada pour vivre et travailler. Un peu comme Ikram, pense Youssef, maintenant elle va en France pour étudier et retournera sûrement au Canada pour réaliser ses rêves et faire du théâtre.

L'incompatibilité entre le Liban et Ikram était flagrante. Fille, jeune, actrice, venue d'ailleurs, qui voulait et devait gagner sa vie ; elle est entrée en collision frontale avec un pays phalocrate où le mensonge est érigé en mode de vie et qui n'a aucun respect pour l'art (p. 137).

Et Youssef de conclure : pour la famille des Abdelnour, ces quatre années passées au Liban ont peu à peu mené à la débâcle.

Conclusion

« *Quand on part une fois on est foutu, avoue Abla Farhoud, cela m'a pris du temps à le comprendre. Quand tu pars une fois, c'est ton identité fragmentée à la recherche de quelque chose qui n'existe plus* »¹⁶. Le problème ce n'est pas de revenir mais d'être parti. Si le choc migratoire est une « déchirure » entre le passé et le présent, le retour au pays natal est également une coupure, une blessure traumatique entre le présent, l'habituel et le passé,

oublié, perdu à jamais. Pour les jeunes adultes de la famille Abdelnour, qui ont adopté la façon de vivre du Canada, le Liban n'est plus leur pays. Malgré le grand soleil, Faïzah, Daoud et Ikram vivent une grande déception. Daoud et Ikram repartent au Canada, Faïzah se réfugiera dans un monastère. Le père sera ruiné et on ne sait pas quel sera l'avenir de la famille. Seul Adib est sauvé par l'université et l'amour. Dans ce roman le Québec est devenu le lieu du bonheur pour les enfants des émigrés libanais. Reprendre racine s'est avéré impossible. L'entre-deux cité par Abla Farhoud à propos des migrants a basculé vers une identité québécoise. Le Québec terre d'accueil a opéré le miracle d'une nouvelle identité. La politique d'immigration très ouverte du Québec, mentionné par Christiane Albert au début de notre analyse, a fait des jeunes de la famille Abdelnour des Canadiens à part entière qui assument leur appartenance au Québec à l'image de l'écrivaine elle-même.

NOTES ET BIBLIOGRAPHIE

- ¹ Cf. Maroussia A. et al. (2015) *Migrations/Translations*, Presses universitaires de Paris Nanterre et Arino M. et Piccione M-L. (2007) *1985-2005 vingt années d'écriture migrante au Québec*, Presses universitaires de Bordeaux
- ² Vaucher A. (2020) « Abla Farhoud entre l'enclavage et l'errance », in *1985-2005 vingt années d'écriture migrante au Québec*, <https://books.openedition.org/pub/26186?lang=fr> consulté le 20 novembre 2024
- ³ Farhoud, A. (1998) *Le Bonheur a la queue glissante*, L'Hexagone
- ⁴ Farhoud, A. (2023) *Havre-Saint-Pierre*, VLB éditeur
- ⁵ Farhoud, A. (2017) *Au Grand Soleil cachez vos filles*, VLB éditeur
- ⁶ Albert, C. (2005) *L'immigration dans le roman contemporain* Paris, Karthala, p. 63
- ⁷ Mata Barreiro C. (2020) « L'écriture migrante au féminin au Québec : apports spécifiques? » in *1985-2005 vingt années d'écriture migrante au Québec*, <https://books.openedition.org/pub/26241?lang=fr> consulté le 21 novembre 2024
- ⁸ Farhoud, A. (2005) *Le Fou d'Omar*, VLB éditeur
- ⁹ Toutes les références entre parenthèses renvoient au roman: Abla Farhoud, *Au grand soleil cachez vos filles*, VLB éditeur
- ¹⁰ Mon petit entretien, https://www.youtube.com/watch?v=fMnC5_K6_wM&ab_channel=Montpetitentretien, consulté le 23 novembre 2024
- ¹¹ Coffret de juin ; Entrevue avec Abla Farhoud, (2017) <https://chezlefilrouge.co/2017/08/07/coffret-de-juin-entrevue-avec-abla-farhoud/> consulté le 22 novembre 2024
- ¹² Mon petit entretien (2018) https://www.youtube.com/watch?v=fMnC5_K6_wM&ab_channel=Montpetitentretien consulté le 22 novembre 2024
- ¹³ Zesseu, C. (2015) « Migration, oralité et altérité dans l'écriture migrante québécoise : le cas d'Abla Farhoud » <https://books.openedition.org/pupo/9093> Consulté le 23 novembre 2024
- ¹⁴ Farhoud, A. (2015) *Toutes celles que j'étais*, VLB éditeur
- ¹⁵ Miraglia A.-M. (2005), « La parole, le silence et l'apprentissage de l'exil dans le Bonheur a la queue glissante » in *Etudes en littérature canadienne* v.30/2 https://www.erudit.org/fr/revues/scl/2005-v30-n2-scl30_2/scl30_2art04.pdf, consulté le 24 novembre 2024

¹⁶Deglise F. (2017), Abla Farhoud, femme rapaillée,
<https://www.ledevoir.com/lire/497456/rencontre-abla-farhoud-femme-rapaillee> consulté le 22
novembre 2024